

Ce journal paraît tous les vendredis de l'année universitaire (de décembre à mai) les vacances exceptées



L'ÉTUDIANT

Organe de la Fédération Universitaire Laval

ISAIE NANTAIS, directeur.

ABONNEMENT :
Canada et États-Unis, . . . 1 piastre.
Étranger, . . . 7 fr. 50.
Il est strictement payable à l'avance.

SOUHAIT

Et in terra, pax hominibus bonae voluntatis.

Je crois à cette parole.
J'y crois parce qu'elle n'est pas humaine.
J'y crois parce que toutes les guerres de l'humanité n'ont jamais empêché qu'elle ne se réalisât pleinement.
J'y crois parce qu'elle prend une force plus pénétrante, aujourd'hui que l'homme la chante au milieu des conflits les plus violents de son histoire.
Et parce que cette parole n'est pas humaine, parce que nous lui donnons une foi qui jaillit de toutes les aspirations de notre être, nous devons croire qu'elle se réalisera toujours, même dans les luttes les plus meurtrières, sur les champs de bataille les plus ravagés.
Car s'il n'est pas en notre pouvoir d'échapper à cette loi de guerre qu'est la loi de la vie, — "in v'bras à la secur de ton front!" — du moins pouvons-nous trouver dans la satisfaction tranquille du devoir accompli, la seule paix qui existe et que nous ne devons pas chercher ailleurs.
Paix à tous ceux — amis et ennemis — qui meurent ou risquent de mourir, là-bas, pour la vie de leurs pays!
Paix à tous ceux qui luttent, ici, pour la liberté de leur langue et de leurs croyances!
Paix à tous ceux qui ne veulent pas se contenter d'être, dans la vie, "des coeurs sans blâme et sans louanges"!

Montréal, le 31 décembre 1914.

MARC.

NOTRE DEVOIR

"Quelle conduite les Canadiens-français de Québec doivent-ils tenir pour aider les Canadiens-français d'Ontario?"

Avant de répondre à cette question, M. Bourassa, en homme public, demandait la permission de l'élargir. Simple particulier à l'horizon borné, je vous demande, au contraire, la permission de la rétrécir.
Il m'est impossible de vous dire l'effet que produirait, par exemple, un vote de censure unanime des deux chambres de Québec, à la demande de Sir Lomer Gouin, sur l'esprit du successeur de son ancien ami et admirateur Sir James Whitney. De même je ne serais pas en état de vous dire ce qu'ajouterait une souscription de plus, aux chances ultimes des procès engagés ou appréhendés sur des questions où les droits de notre langue sont en jeu.
Mais je m'adresse à la jeunesse, à la jeunesse universitaire, à ceux qui, après les études préliminaires de rigueur — supplémentées, j'espère, par leurs efforts personnels — se sont destinés, délibérément et par vocation, à ces carrières dites libérales, parce qu'au point de vue matériel, elles ne rapportent à peu près rien.
Le devoir de la jeunesse universitaire m'apparaît clairement. Vous vous rappelez avoir lu, il y a quelques mois, le mot du volontaire : "J'offre ma peau". Eh bien! c'est cela qu'Ontario vous demande. Ce sont des chefs qu'il faut donner à cette masse éparpillée dans Ontario. Des chefs, aux points stratégiques, aux endroits où il en manque.
Je parle ici avec l'irresponsabilité que donne l'ignorance. Excepté Ottawa, — qui n'est pas en cause, puisqu'il est organisé, et que les cadres des officiers y sont remplis — je ne connais pas les centres canadiens-français d'Ontario.
Mais on ne me fera pas croire que s'il y avait eu, à la tête de chaque groupement considérable, des chefs sérieux, les scènes dont nous avons été et sommes les témoins attristés, se seraient produites. Non, nous n'aurions eu ni le règlement 17, ni la réélection d'Évarture!!
Songez-y bien. Il y a quelques années, se tenait un congrès des Canadiens-français d'Ontario. C'est là qu'est apparue, pour la première fois, notre force numérique, jusqu'alors ignorée de nous-mêmes.

Les chefs des deux partis politiques y ont assisté et l'ont constatée.
Depuis ce temps, — et à partir de ce moment, la position de nos compatriotes d'Ontario a empiré. Pourquoi, sinon parce que les chefs des partis y ont découvert, en même temps que notre nombre, notre défaut de cohésion et d'organisation, et se sont dépêchés de frapper, avant que cette masse chaotique n'ait été façonnée et organisée.
Conclusion: il faut aux Canadiens-français d'Ontario plus de meneurs d'hommes, plus de têtes dirigeantes. En d'autres termes, ils ont besoin de vous, de votre présence, de vos conseils, de votre direction.
La province de Québec a sa quote-part d'avocats et de médecins canadiens-français. C'est là-bas qu'il en manque.
Les pères jésuites ont ouvert un collège à Sudbury; ils aguerrirent des troupes. Mais, au train dont vont les événements, elles arriveront après la bataille.
Jusqu'ici, les diplômés canadiens-français des universités ontariennes paraissent s'être portés sur Ottawa. Pendant ce temps, d'autres milieux canadiens-français restaient sans protection.
Ontario n'a pas besoin de vous tous, mais il a besoin des meilleurs d'entre vous, de ceux qui peuvent tenir une plume, subjugué un auditoire, édifier leurs voisins.
Avant de partir, lisez le poème de Service: "The call of the Yukon". Si vous ne vous reconnaissez les qualités qu'il demande, du moins celles qui sont requises dans des pays à peu près développés, restez. Vos défauts mêmes vous seront peut-être, ici, un gage de succès. Dans tous les cas, ils ne nuiront qu'à vous.
S'établir dans Ontario, voilà, d'après moi, pour ceux qui sont libres et outillés, le devoir de l'heure.
Lors de la réception Pothier, il vous a été donné de voir et d'entendre Gariépy, ministre dans l'Alberta. S'il fut demeuré à Montréal, sa ville natale, il y serait sans doute, un avocat quelconque — comme moi, si vous voulez — et il ne représenterait ni un groupe, ni une idée. Il y a place dans Ontario pour plusieurs Gariépy.

ED. FABRE-SURVEYER.

La douloureuse prière qu'il ne faut pas exaucer

Non, non, plus de baisers, si j'allais t'aimer;
Et je ne veux pas; je sais trop la souffrance
Pour m'attarder au jeu que l'indifférence
Peut, seule, risquer sans qu'on l'ose blâmer.

Je suis venu chez toi, le coeur opprimé
De multiples essais vers la délivrance,
Et l'esprit tourmenté par l'incohérence
De tout ce dont les POURQUOI restent fermes.

Ta bouche sur mon front en chassa la fièvre,
Sur mes yeux lourds elle versa des rayons
Et dans mon oreille les solutions;

Mais j'ai la hantise du goût de tes lèvres
Depuis que ta main sur mon coeur vint tomber

Non, non, plus de baisers, je pourrais t'aimer!

Guy DELAHAYE.

L'OPPRESSION D'UNE RACE

Malgré l'oppression toujours croissante qui pèse sur notre race depuis un siècle et demi, il y a encore parmi nous des gens qui croient que la liberté existe en ce pays.
Il y en a d'autres qui ne le croient pas, mais qui s'évertuent quand même à le proclamer, dans le but de maintenir la masse ignorante dans une fausse sécurité, et de lui voiler leur complicité intéressée avec les violeurs de nos droits.
Mais, Dieu merci, on trouve encore de nombreux canadiens-français qui savent leur histoire et qui ont assez de fierté pour ressentir l'insupportable humiliation infligée à leur race, depuis qu'elle subit le joug du fanatisme.
Car la liberté, si elle a toujours existé au Canada pour le plus fort, pour l'imbécile persécuteur de tout ce qui fut français, quand donc nous, Franco-Canadiens, qui avons droit de cité en ce pays avant tout autre peuple, quand donc en avons-nous joui, depuis la conquête?
Est-ce après 1760, alors que les nouveaux maîtres du pays s'empressent de violer les capitulations, en imposant aux Canadiens-français, durant trois ans, le régime militaire?
Ce n'est certes pas après le traité de Paris, quand tous les pouvoirs — exécutif, législatif et judiciaire — sont entre les mains du gouverneur et de son conseil, qu'il remplit de ses créatures; quand, de sa propre autorité, le roi abolit les lois françaises et exige des Canadiens-français l'odieuse serment du test; quand ceux-ci doivent subir pour juger-en-chef un nommé Gregory, qu'on lire de prison pour le placer à la tête de la justice.
Est-ce davantage après l'Acte de Québec — qui concède aux Canadiens une parcelle de liberté presque jamais appliquée — mais qui n'empêche pas un Burgoyne, un Haldimand, d'emprisonner sans raison les Canadiens-français et de les écraser d'insupportables corvées? Est-ce à cette époque où les Anglais du Canada — dignes ancêtres de nos contemporains — ne cessent de protester contre les quelques libertés concédées aux Canadiens-français par l'Acte de Québec, et en entravent la plupart du temps la pleine application? Est-ce durant cette période où la Cour d'Appel viole ouvertement les dispositions expresses de l'Acte de Québec, où le Conseil législatif laisse, sans protester, les gouverneurs commettre les pires excès de despotisme?

Est-ce sous le régime de la Constitution de 1791, laquelle, grâce aux conseils exécutif et législatif — tous deux non responsables et composés selon la volonté de la Couronne; — permet à la minorité anglaise de faire échec aux plus raisonnables projets de loi de la chambre éléctive? Est-ce sous ce régime marqué par l'établissement de la stupide et tyrannique "Institution Royale", par le refus de Prescott de laisser ériger de nouvelles paroisses catholiques, par les tentatives réitérées des Anglais d'enlever à nos pères l'exercice de leur langue, par les ignobles représailles exercées contre les patriotes de 1837-38?
Est-ce sous l'Union, qui commence par abolir l'usage de la langue française, oblige les Canadiens-français à payer les dettes du Haut-Canada, méconnaît leur droit d'être plus de députés que la minorité anglaise, et marque l'époque de l'inhumaine dispersion de nos frères acadiens?
Est-ce même sous la Confédération qui, après quelques années de liberté relative, voit les droits des nôtres spoliés au Nouveau-Brunswick, au Manitoba, dans les nouvelles provinces de l'Ouest et dans l'Ontario? Est-ce à cette heure où un Canadien-français ne peut, sans se voir menacer de la mort ou du bannissement, dire la moitié de ce qui, dans la bouche d'un Anglais, passe pour être modéré?
Non, l'histoire de notre liberté n'existe pas. La seule qui existe pour nous depuis la conquête, c'est celle de la tyrannie anglo-canadienne.
"Mais cela ne peut pas durer! répètent, avec des frémissements de colère, bon nombre de Canadiens-français, exaspérés par les dernières mesures oppressives imposées à nos frères d'Ontario. Il y a trop longtemps, disent-ils, que nous voyons notre race humiliée, asservie, subjuguée! Déclarons la guerre à la majorité, puisqu'elle nous y pousse!"
"Usons de représailles. C'est le seul argument à la portée du cerveau des brutes qui nous écrasent. Nous avons commencé, en ne permettant pas l'élection d'un maire anglais pour Montréal. Pourquoi ne pas continuer? Tant que nous ne prendrons pas, vis-à-vis des Anglais du Québec, l'attitude que leurs compatriotes ont adoptée à l'égard de nos frères des autres provinces, on méprisera nos revendications. L'histoire nous a appris à quelle

(Suite à la page 2)

L'OPPRESSION D'UNE RACE

(Suite de la 1ère page)

espèce de gens nous avons affaire. Si nous ne prenons cette attitude énergique, si nous n'osons pas leur appliquer le vieux principe : "œil pour œil, dent pour dent", ils continueront de nous étouffer en nous prêchant la loyauté, sachant bien que le Canadien-français, avec la facilité de soumission qui le caractérise, ne se décidera pas à leur répondre : "La loyauté, nous vous l'avons promise à condition que vous respectiez nos droits; en les violant, vous avez brisé le pacte, et nous sommes déliés de notre promesse".

On entend dire cela, de ce temps-ci, et bien d'autres choses encore...

Que résultera-t-il de ce mouvement de fierté et de colère, qui se dessine, à cette heure, en certains milieux et particulièrement dans la jeunesse? Peut-être beaucoup, peut-être rien, l'avenir le dira.

Ce qui importe pour le présent, c'est de s'organiser, de s'armer pour agir au bon moment.

Paul RAYMOND.

UN APPEL

Chers compatriotes,

Les pères de la province de Québec, qui jouissent de l'inestimable privilège de faire donner à leurs enfants une instruction et une éducation de leur choix, vont-ils refuser de venir au secours des pères canadiens-français d'Ontario à qui l'on refuse cette liberté nécessaire?

A cette époque "d'étreintes" ne ferons-nous pas leur part à des petits Canadiens-français pour les aider à le demeurer?

Dans le grand mouvement de charité qui nous entraîne au secours de tous les malheureux, nos compatriotes persécutés seront-ils les seuls auxquels nous refuserons de penser?

L'Ontario français est un poste avancé qui garde les approches du vieux Québec; le laisserons-nous tomber sous les coups des nouveaux barbares qui le battent en brèche?

C'est dans la lutte que se révèle la valeur des peuples. C'est à la façon dont ils relèvent une injure et repoussent une attaque hypocrite ou brutale que l'on reconnaît s'ils sont de noble race ou mûrs pour l'asservissement. Dans quelle catégorie faudra-t-il nous classer?

Votre attitude à vous, qui nous lisez en ce moment, fournira l'un des éléments de la réponse que cette question appelle. Songez-y bien, et qui que vous soyez: prêtre ou laïque, homme, femme, ou enfant, riche ou pauvre, riche surtout, donnez promptement et généreusement pour la défense du parler français. L'intérêt national vous le commande et aussi l'intérêt religieux, car au Canada comme ailleurs, l'histoire est là pour le prouver, les gestes de Dieu s'accomplissent surtout par les Francs. Et d'ailleurs, l'un des persécutés ne l'a-t-il pas avoué: "Il n'y aurait pas de question bilingue dans la province d'Ontario si les Canadiens-français n'étaient pas catholiques".

Catholiques et Canadiens-français, retenons bien cette parole et donnons sans compter pour la défense de cette forme supérieure de civilisation que représentent nos compatriotes ontariens: la civilisation catholique et française.

L'Association Catholique de la Jeunesse Canadienne-Française.

MORTUUS EST

Dernièrement, un gentil, mignon, délicat et rose cochonnet a été poignardé traitreusement.

Secouru à temps par un médecin, il expira noblement.

Sa dernière pensée fut pour sa truite de maman et son dernier regard pour nous. En versant la dernière goutte de son sang vermeil et "boudinable", il montra de la patte le Buffet-Gagnon et susurra: "C'est là que je veux être inhumé. Ceci est ma première volonté."

Et Gagnon jura solennellement d'obéir aux injonctions du pauvre et cher défunt.

Parents et amis sont invités.

L'ALLEMAND A OXFORD

Que voulez-vous? tout le monde en parle! Allemands par ci, allemands par là, ce sont les gens à la mode. C'est vraiment l'année du "teutonisme". Mais on entend parler si souvent — et avec quelle prolixité — des origines, des causes, des responsabilités, etc... de la guerre, qu'il me semble intéressant de connaître les quelques impressions recueillies par un camarade au contact de certains individus de cette race qui fait tant parler d'elle, individus de chair et d'os comme nous, et par surcroît, étudiants aussi.

Je venais d'arriver à Oxford. Mon "tutor", avec qui j'avais tracé mon programme d'étude, me donna un mot pour l'un de ses élèves, le priant de m'intier au genre de travail que l'on attendait de moi. J'allai vers ce confrère, et tout de suite nous devinmes amis. Ce jeune homme parlait un anglais élégant et un français très convenable. Il était simple et courtois. Il avait ni la morgue ni la nerveuse affectation dont certaines gens sont affligés; c'était un allemand du Brunswick.

L'intimité entre nous grandit vite, d'autant plus vite qu'un ami commun, un alsacien, vint se joindre à nous. Cet alsacien fut comme un trait d'union fort à propos. Français de cœur et de langue, vivant en Alsace par nécessité et possédant parfaitement la langue des dominateurs, cet étudiant éprouvait de la sympathie à la fois pour le "cousin" d'outre-mer et pour l'ami germanique qu'il voulait mieux connaître.

C'est donc bien volontiers que nous passâmes tous trois nos heures de loisir ensemble, causant mille et une choses et nous dévoilant peu à peu, à cœur ouvert, tout heureux de notre bonne entente, les replis parfois méconnus cachés de nos âmes ardentes. J'admirais chez l'allemand la franchise et la bonté; lui nous enviait, à nous français, les élégantes tournures de notre langue. Un jour que nous faisions de la musique ou Esions de la poésie, il nous arrêta au moment où l'expression : "verser une larme d'adieu" venait d'être prononcée. Personne ne nie que les Allemands ne soient sentimentaux. Mais tout de même lorsque celui-là nous dit simplement, en entendant ces mots-là: nous n'avons rien dans notre langue pour dire ça, il y avait sur son visage une si étrange et sincère expression faite de regret, d'envie et de confusion, que mon ami alsacien et moi en fûmes frappés. Tous deux nous comprîmes tout-à-coup comment il se fait que deux peuples ou deux civilisations peuvent ne pas se comprendre et, incidemment, je crois que cette petite scène d'un instant nous fit chacun aimer un peu plus, si c'est possible, notre bonne langue.

Quelques mois plus tard, se produisit également un incident de la vie quotidienne qui semble tout indiqué pour être mis en contraste de celui-là. Nous étions encore alsacien et moi, mais cette fois-ci en compagnie d'un étudiant de Cologne, d'un prussien par conséquent. Dans un moment de nonchalante quiétude, mon ami commença à fredonner l'air de l'Amour, dans Carmen.

Tout-à-coup, notre prussien, sans intention blessante, mais dans un de ces mouvements d'abandon naturel, se mit à persifler l'artiste improvisé en couvrant sa voix de cris plus ou moins saugrenus: non! pas d'amour! qu'est-ce que l'amour! il n'y a que la force qui compte! Et, en disant cela, l'individu déployait ses bras lourds et forts de prussien "très kolossal". D'ailleurs il s'aperçut vite combien son interruption était déplacée, car il tenta aussitôt de tourner la chose en badinage. Mais l'âme de la race s'était montrée à nous; nous ne pouvions pas l'oublier.

Cet incident me revint à la mémoire en une autre circonstance intéressante. C'était le dîner annuel du "Colonial Club", où se trouvaient réunis tous les étudiants venus des différentes parties de l'Empire et quelques invités des sociétés-soeurs. Quand vint l'heure des toasts, après un certain nombre de discours fort ennuyeux et débordants d'âneries impérialistes, le représentant de la "German Society" — les Allemands étaient bien au nombre d'une trentaine à Oxford — y alla à son tour de son petit boniment. Mais ce fut plus

qu'un boniment. Ce brave individu voulait voir à tout prix, dans cette réunion d'anglo-saxons de partout, une sorte d'apothéose de la race teutonne, et il s'avança si loin sur ce terrain qu'il se vit rappelé à l'ordre par les rires de l'auditoire.

Enfin, certain soir, je revenais assez tard à mon appartement, quand j'entendis, en passant devant les chambres d'un de mes camarades, des cris plus qu'ordinairement joyeux et bruyants. Je me souvins alors que c'était la fête anniversaire du kaiser et, présumant que je verrais là des choses édifiantes, je pénétrai chez l'ami, un allemand.

Prussiens, bavarois, saxons, allemands de toutes races, au nombre d'une dizaine, s'étaient réunis en l'honneur de leur empereur. Mon arrivée fut saluée de hurrahs emphatiques d'hommes par trop gais. Tout de suite, à leurs yeux, j'étais l'"américain" qui venait sympathiser avec eux. Aussi mon entrée fut-elle l'occasion de boire un nouveau coup, de briser quelques bouteilles et verres de plus, de rendre boiteux ce qui restait de fauteuils debout et de chahuter plus féroce que jamais. C'était ahurissant et j'en sortis, au plus tôt, heureux cependant d'avoir pu constater "de visu" que la différence profonde de caractère qui sépare les quelques peuples germaniques, et dont certains étudiants m'avaient donné l'exemple, ne les empêchait pas de se fusionner momentanément dans l'idée commune qui est à la base de cette nouvelle nation — qu'est-ce que cinquante ans d'existence? — l'idée d'empire, de kaiser et de Deutschland! ber alles! Et quoi de surprenant que dans cette union volontaire et non pas, certes, vide de noblesse, le plus tapageur, le prussien, batit la marche?

Ces quelques traits, me dira-t-on, sont bien naïfs et ne permettent pas de conclure. Soit. Il peut sortir de cette guerre une nouvelle conception de ce qu'on appelle la vie nationale. Mais, selon le résultat des batailles, il surgira probablement de nouvelles nations germaniques, où l'on verra subsister un empire allemand à jamais bien assis. Nous espérons que cette dernière éventualité ne se réalisera pas.

On me permettra de terminer en citant un fait qui semble illustrer les quelques remarques ci-dessus. Vers le commencement de la guerre, on arrêtait à Oxford un étudiant allemand, jusque-là très populaire — ils l'étaient presque tous — et reçu dans les meilleurs clubs. C'était un espion. Aussitôt, nouvelle vague d'indignation chez nos prudes insulaires. "Que ne bannit-on pas tous ces allemands du sol anglais? Du moins, supprimons officiellement cet avantage pécuniaire dû à la générosité de Cecil Rhodes, et retirons les sept bourses qui sont offertes chaque année à ces perfides étudiants!" Heureusement que le secrétaire des fidèles-commissaires de la succession Rhodes était un homme de sang-froid. Il répondit simplement en pérorant des journaux que, loin de retrancher la bourse, il souhaitait fermement la venue de jours meilleurs, temps plus heureux qui permettrait aux "scholars" anglais d'apprécier à leur juste valeur leurs confrères teutons. C'était indiquer clairement qu'il existe des allemands d'un côté et des prussiens de l'autre, que ceux-ci sont bannis et que ceux-là ne sont pas antipathiques et c'est... C. Q. F. D.

ALEXANDRE.

Les dames ne doivent pas lire

Il n'a été donné qu'à de rares privilégiés de lire notre second numéro.

Un poète y chantait la Force et la Beauté, dans un poème, "Cailloux", tellement enflammé que les flammes se sont communiquées à notre bureau.

Cependant, malgré tous les torts que nous reconnaissons à l'auteur, Rikan pour ne le pas nommer, nous accusons surtout un des personnages de la pièce, qui, avec sa bête manie d'aller nu-pieds, s'écorcha les "colonnes mobiles de son être, fut obligé de prendre le train pour Montréal, afin de venir se chauffer chez Thomas Dussault, le meilleur bottier de l'univers. S'il n'était pas venu en ville, n'est-ce pas? Rikan ne l'aurait jamais rencontré... et alors, alors.

Discrètes indiscretions

I.—Est-il vrai que la première compagnie d'assurances contre les incendies fut organisée, à Montréal, en 1814?

x x x

II.—Est-il vrai que cent ans plus tard, en 1914, pour commémorer l'anniversaire de la fondation de cette compagnie, les autorités de l'Université ont cru bon de faire un feu de joie avec le second numéro de l'"Etudiant"?

x x x

III.—Est-il vrai que Janrhève a changé son pseudo transparent en la cornélienne dénomination d'Englebert Moreau?

x x x

IV.—Est-il vrai que Janrhève avait rêvé de s'appeler Morhose?

x x x

V.—Est-il vrai que notre cher Ubald veut copier son ami Listz?

x x x

VI.—Est-il vrai qu'on est artiste et bohème selon qu'on a les cheveux plus ou moins longs?

x x x

VII.—Est-il vrai que cet impétueux Honoré aurait avoué l'autre soir : "Il est des nuits que je dis... blanches?"

x x x

VIII.—Est-il vrai que Barbeau le Victorieux songe sérieusement à la conquête de la conquête d'Amédée?

x x x

IX.—Est-il vrai qu'on a refusé monsieur Omer Héroux au poste de censeur de l'"Etudiant"?

x x x

X.—Est-il vrai que monsieur Brieux a la prétention de vouloir avoir sa colonne dans l'"Etudiant"?

x x x

XI.—Est-il vrai que Jean C. Ben se donne mal à la tête pour se payer la tienne, lecteur?

x x x

XII.—Est-il vrai que Paul, de l'équipe de hockey, ne peut pas avoir confiance en ceux qui jouent avec lui et croit en sa seule force?

x x x

XIII.—Est-il vrai que moi,

Jean C. BEN?

DANSE

Chez le Professeur Lacasse, 426 Saint-Hubert.—Tél. Est 1386

Le nouveau "One step", la nouvelle "Hésitation", la "Maxis", le "Horse trot", enseignés aux étudiants pour \$3.00.

Cours de commençants: prix spéciaux pour étudiants.

J. A. DUFAULT

distingué chef de l'orchestre universitaire, offre à tous les étudiants, à des prix excessivement bas, des habits du dernier goût; prend les mesures et essaie à domicile ou à l'Université.

1735 Parc Av. Tél. Saint-Louis : 2638.

W. DONAT

BARBIER PARISIEN

Spécialité : coupe en brosse, Poinpadour

142, RUE AMHERST

E. Ladouceur, E.E.D.

Deux habits de gala, à vendre pour ne pas dire à donner.

Se rend tous les jours, à l'Université Laval.

AUX AMANTS CHASTES

(Inédit)

Oh! les mots qu'on adresse à la femme allitante!
Les mots qu'on veut badins, spirituels, charmeurs,
Mots voilés et pensifs, échappés ou qu'on lente...
—Guirlande où le désir se cache dans les fleurs.

Oh! les regards soudainement pleins de lumière,
Où se révèle un cœur ouvert et confiant,
Regards que l'on dirait une chaste prière,
Respectueux regards... manège inconscient.

Oh! les saintes pudeurs devant la bien-aimée,
Et dans les songes sous promptitude à bannir
Toute image lascive auprès d'elle formée.
—Épargne ingénument faite pour l'avenir.

Visions d'un bonheur imprécis et sans fièvres,
Pure extase pendant que se joignent les mains
Et que l'on croit baiser une âme sur des lèvres:
—Mirage nécessaire à l'idéal humain.

La chair attend, yeux mi-clos, l'heure du festin.

Alphonse BEAUREGARD.

COMPARONS

CE QUE PENSE LEON DAUDET DE L'ACADEMICIEN EUGENE BRIEUX

Qui se ressemble se rassemble, dit le proverbe.

Lors de sa réception à l'Académie française, M. Eugène Brieux, l'auteur des "Avariés", décocha ce compliment au romancier pornographe que fut Emile Zola : "Emile Zola fut, comme chacun sait, un des derniers romantiques. Et si la poésie est la transposition et l'exaltation de la vérité, c'est par la quantité de poésie qu'ils contiennent que des livres comme "Germinal" ont imposé à l'admiration générale, les oeuvres du grand ouvrier de lettres".

Cet éloge de Zola valut à M. Brieux une lettre de félicitation de l'ex-P. Hyacinthe. Voici ce qu'il lui écrivait au lendemain de sa réception à l'Académie :

"Mon cher et illustre ami.—Dans l'instant où je rentre chez moi après avoir entendu votre discours de réception à l'Académie, je veux différer tout autre éloge pour vous féliciter d'abord de la belle crânerie que vous avez montrée à trois reprises: en vous réclamant, dès l'exorde, de votre famille, le peuple; en ne craignant pas, sous l'habit vert, d'appeler de vos vœux le triomphe du prolétariat; et enfin en lançant sous la coupole, dans cette heure de lâchetés tacites et de mauvaises hontes réciproques, le nom d'un de vos maîtres, Emile Zola. Croyez, je vous prie, mon cher ami, que ma vieille affection s'est accrue d'un peu d'admiration nouvelle. (Signé) Paul Hyacinthe Loxson".

Dans l'"Action Française" du 13 mai 1910, M. Léon Daudet, a porté le jugement suivant sur l'auteur des "Avariés" :

"M. Brieux est le type achevé du primaire. J'appelle ainsi celui qui ne s'est jamais développé intellectuellement ni moralement et en est resté à un humble et rudimentaire défrichement qu'il prend ensuite pour une culture. Je n'ai pas besoin d'ajouter que des instituteurs de campagne, bien doués et poussant leurs études, peuvent s'élever fort au-dessus du niveau primaire, alors que des professeurs en Sorbonne, imbus de stupidités ambiantes ou désireux de faire leur cour au pouvoir s'abaissent aisément à ce niveau-là, sous l'excuse des débuts difficiles. Comme jadis celle de Zola, la science de Brieux est une science de manuel et de répertoire encyclopédique. Une certaine habileté scénique ne parvient pas à masquer chez lui une ignorance foncière et complète des conditions et des pièges de la vie. Il pose des problèmes crus et plats et il les résout arbitrairement de la façon la plus terre-à-terre".

Et voilà l'écrivain qu'on prétend imposer à l'admiration des citoyens de Montréal !!!

LE SPORT

Notre équipe de hockey, pour peu qu'elle continue dans la voie où elle s'est engagée, perdra le plus facilement du monde la bonne réputation qu'elle s'est faite l'an dernier.

Qu'encombre a vu les deux premières parties jouées par "Laval" nous approuvera d'être un peu sévères dans le jugement que nous allons porter sur nos joueurs. Nos hommes "jouent pour la galerie". Tout le monde ne peut pas se payer le chic d'avoir des admiratrices, mais nos joueurs se le payent. Après tout, c'est un luxe de se savoir observés par de gentils minois qui ne demandent qu'à admirer.

Et voilà qu'une chose excellente en elle-même devient désastreuse pour nous. Nos joueurs ne s'occupent guère de s'entraider, de se soutenir. Ils préfèrent le jeu individuel dans l'espoir du coup qui leur vaudra des éloges.

Et je pourrais en nommer deux ou trois qui, l'autre soir, nous ont fait perdre la seconde partie de la saison, pour les raisons que je viens de donner.

Voilà! ils ne peuvent pas se résigner à voir un autre qu'eux-mêmes, faire un point. Ils ne peuvent pas sacrifier le moindrement leur besoin d'éblouir. Il faut qu'ils aient le mérite ou que personne ne l'ait.

Avec ce système-là, nous allons fatalement à la défaite. Et nous allons à la défaite avec, peut-être, les meilleurs hommes de la ligue, quant à la valeur personnelle!

Nous demandons au dévoué directeur de l'équipe, monsieur Farrell, de tenter de nouveaux efforts pour changer la mentalité de ses joueurs. Vrai, comme elle est là, leur mentalité ne vaut rien.

Nous ne devons pas oublier que lundi, le 11 janvier, à 8 heures p. m., sur la patinoire de l'Arena, notre équipe de hockey rencontrera celle de l'Université McGill.

Nous pouvons être convaincus que les étudiants de McGill ne négligeront en aucune manière de stimuler leurs joueurs. Nous devons aussi donner à nos hommes tout l'appui moral de notre présence et de nos cris d'encouragement.

Il y aura démonstration, ce soir-là. Bannières, cannes, drapeaux...

Pour être en force, nous ne devons pas être moins de cinq cents.

C'est entendu?

S'il n'est pas bon de "s'américaniser" trop, il n'en est pas moins vrai que certaines coutumes de nos voisins mériteraient d'être françaises, tant elles sont charmantes.

Ne vous scandalisez pas. Il s'agit tout simplement d'amener à nos parties un tas de jolies donzelles qui porteraient nos couleurs. "C'est ça qu'est chic, c'est ça qu'est chic!"

Hay MAY.

ON DEMANDE des FOURNISSEURS

(Tailleurs, coiffeurs, libraires, forgerons, etc.)

Clientèle : 750 dandys

S'adresser : 181, RUE SAINT-DENIS

Demander ISAIE NANTAIS

LE DEVOIR

est le journal préféré des étudiants et de leurs amis, parce qu'il publie les meilleurs articles littéraires et politiques, comme aussi toutes les nouvelles.

Le DEVOIR peut être lu par tous les membres de votre famille.

EN "20 ANS" RENTIER

LA MUTUALITE DE RENTE constitue l'école de la FRATERNITE, le chemin de L'ALIANCE, le couronnement de L'EPARGNE, et le gage assuré de la SECURITE et de L'INDEPENDANCE.

LA CAISSE NATIONALE D'ECONOMIE

Incorporée en vertu du Statut 62 Victoria Chap. 93 administrée par la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal SEULE réalise ce type parfait de la mutualité intégrale. HOMMES, FEMMES, ENFANTS de tout âge peuvent y appartenir, il n'en coûte

QU'UN SOU PAR JOUR.

Demandez des renseignements et venez vous inscrire en vous adressant à ARTHUR GAGNON, administrateur 296 Boulevard Saint-Laurent. Monument National, Montréal

FOURRURES ÉTUDIANTS DE LAVAL

EN GROS ET EN DETAIL

DEPOSEZ VOS ECONOMIES A La Banque d'Epargne de la Cité du District de Montréal

FONDEE EN 1846 Bureau-Chef et 14 succursales à Montréal.

DIRECTEURS: Hon. J. Ald. Ouellet, Prés.; Hon. Robert Mackay, Vice-Prés.; H. Balfour, Robert Archer, Hon. R. Baudreault, G. N. Moncel, Hon. Chas. J. Doherty, Hon. Sir Lomer Gouin, Donald A. Hingston, M.D.; C. W. Molson.

LA SEULE BANQUE incorporée en vertu de l'Acte des Banques d'Epargne, faisant affaires dans la Cité de Montréal. Sa charte (différente de celles de toutes les banques) DONNE TOUTE LA PROTECTION POSSIBLE à ses déposants.

ELLE A POUR BUT spécial de recevoir les Epargnes, quelques petites sommes soient, des veuves, orphelins, colliers, commis, apprentis, et des classes ouvrières industrielles et agricoles et d'en faire un PLACEMENT SUR.

DEMANDEZ une de nos petites banques à domicile, ceci vous facilitera l'Epargne. Intérêt alloué sur les dépôts au plus haut taux courant.

Nous vous réservons toujours l'accueil le plus courtois que votre compte soit gros ou petit.

A. P. LESPERANCE, Gérant.

LA BANQUE ROYALE DU CANADA

Incorporée en 1869. Capital autorisé \$25,000,000 Capital payé 11,560,000 Fonds de réserve 13,500,000

"L'ETUDIANT"

EST EN VENTE AUX DEPOTS SUIVANTS

LE RESTAURATEUR DE LAVAL, Université Laval LIBRAIRIE SAINT-LOUIS, 288, rue Sainte-Catherine Est DEOM & FRERE, 71, rue Sainte-Catherine Est J. PONY, 370, rue Sainte-Catherine Est MAISON BOLTE, 46, Sainte-Catherine Est BRUNEAU & MARTINEAU, 125 Saint-Denis L'ARCHEVEQUE & LANGEVIN, 8 rue Saint-Jacques MAILLOUX & FRERES, 232 Saint-Denis

"LE PHOTOGRAPHE CONNU" Téléphones: Bureau, Est 5556 Res., Est 229

BRUNET J. et C. & CO.

PLOMBIERS Fournisseurs de la "Maison des Etudiants" 223 Saint-Laurent. Tél. Est 1853

249, SAINTE-CATHERINE EST près Sanguinet Nous passons tous les étichés de la maison Dumas, depuis 20 ans.

LA DERNIERE PAGE!

NOCTURNE

(SYMPHONIE-CAUCHEMAR)
PATOU: Je hurle à la Lune...
(De Chanteclere).

PERSONNAGES

- Un Chien, canin.
- Un Chat, félin.
- Un Mouton, ovin.
- Un Boeuf, bovin.
- Un Veau, ... tel père, tel fils.
- Un Cheval, équin.
- Un Cochon, pornographique.
- Un Jars, capitaine en retraite qui se promène avec son rêve.
- Un Coq, vieux marcheur.
- Une Poule, bonne fille.
- Un Canard, danseur de can-can.
- Un Dindon, diadonnant.
- Un Crapeau, philosophe.
- Un Chou, végétarien.
- Un Oignon, qui sent comme s'il avait mangé de l'ail.
- Un Pissenlit, vicieux.
- Une Meule de foin, mélancolique.
- Un Râteau, économe.
- Une Brouette, blasée.
- Un Homme...?

Le Chien: Je suis cynique. Si je ne l'étais pas, je voudrais l'être.

Mes épouses m'aiment. J'ai cependant le museau froid.

Le Chat: Il y a au moins dix-huit mois que je ne me suis étiré...

Pâle éphèbe, ma patte est douce et fine.

L'Oignon: J'ai un tas de jupons, mais ils sentent tous mauvais.

Le Cheval: J'ai mes lettres de noblesse et... charroie volontiers le fumier.

Le Coq: Sale temps! Je ne chante plus mais je plastronne.

La Poule: (avec une arrière-pensée)... J'ai peur... (Le Coq comprend très bien).

Le Râteau: Sem était mon père. Faut rien perdre... rien...

Le Pissenlit: Ça devient embêtant, ce défaut.

Mais, j'ai de belles couleurs!...

Le Chou: Celui qui trouva le génial principe de la marmite, fut un grand homme.

Voilà, mon opinion.

Le Mouton: Bèèèèèè... Je ne sais pourquoi mais je le dis tout de même... Bèèèèèè...

Je suis un symbole national: je représente les... Bèèèèèè... Oh! les beaux discours de... Bèèèèèè...

Le Cochon: (souriant finement). Moi, je ne dirai pas ce que je pense... Car il y a la CENSURE...

La Meule de foin: (amèrement). Ah!... finir comme un tas!... Sacrée vie!...

Le Canard: Couin-couin!... Diable! ça devient banal! Toujours le même refrain. Je ne dirai plus rien, rien... Couin-couin!...

La Brouette: ...Rouler... rouler... toujours rouler... Ah!...

Et moi qui désirais une petite vie bien tranquille!...

Le Dindon: N'est-ce pas que je suis beau!

Le Crapeau: (bavant). On fait ce qu'on peut!

Le Jars: Les dieux sont tombés. Le Capitole n'est plus. Ma gloire se déplume... Mais rien ne m'empêchera d'engraisser... En avant... arête...

Le Veau: (gentiment). Bonjour, papa!

Le Boeuf: (très grave et solennel). La vie, c'est vache, mon veau. Mais je me console, car j'ai des cornes et j'en suis fier.

L'Homme: Pas moi....

APOTHEOSE FINALE

Exhalaisons. Cris. Jappements. Miaulements. Bèlements. Mugissements. Hennislements. Coassements. Grognements. Crisements. Vacarmes divers.

Tonnerre. Grêle. Tremblement de terre.

Ronflements du lecteur.

RIKAN.

CONTE DE NOEL EXOTIQUE

"Quand fleurira l'ibis". (1)
(en français dans le texte).
— "A Bibi—Mi-Mi, petite fleur de cerisier rose"—(traduction)

磚較洋最確杯佳雖
除當酒真與用飲不
銀恍不最別藥過敢
分然及確不必永稱善
捌自五不問揀無善
知朋份之落敬正口飲
味如之糖告地乾亦
者蒙一不諸道上頗
當光酒較君上頭能
樂顧味膠須葯之知
為回又最知擇惠味
汲磚比原兩方酒故
引再洋色儀係既浸
也活酒之軒從至酒
大加滋之之酒務
磚數補酒經藏取
俞除倍葯確驗又瓦

FHU-ZIL.

(1) Le lecteur peu familier avec l'école symbolique chinoise, quand il saura qu'un ibis qui fleurit est simplement un ibis qui se replume, s'étonnera peut-être; il aurait tort, il va en voir de plus raides.

(2) Passage biffé par la censure.

(3) Prononcez "twhik-koku".

(4) Au Canada, où la moindre discussion sur un sujet littéraire déclenche des émeutes, une boutade aussi féroce, décochée à une école différente, exposerait son auteur aux représailles les plus cruelles.

(5) La littérature chinoise se divise en quatre grandes classes: la première, la deuxième, la troisième et la quatrième. On nomme:

- King, les livres classiques.
 - Che, les livres d'histoire.
 - Tse, les livres de philosophie.
 - Tsi, les belles lettres.
- Il serait difficile de classer ce conte, il touche à tous les genres.

CONTE DE NOEL MODERNE

C'est la nuit de Noël, il neige. La foule par toutes les rues, les chemins, les sentiers et les routes, s'achemine vers les églises et les chapelles où se célèbre la messe de minuit, et ce, pendant qu'il neige.

Les enfants quittent la fenêtre, par laquelle depuis cinq minutes, ils regardaient derrière le rideau de neige, car il neige, flamboyer les vitraux d'une église prochaine, c'est Noël, et viennent en groupe se serrer, les mignons, contre les genoux coqueux du bon vieux et Néponucène, le plus âgé, tout à coup de s'écrier:

— "Grand-papa, un conte, un beau, un conte de Noël enfin..."

— "Oui, je vous dirai ce compte, un compte de Noël, ce soir même arrivé; mais, hélas, comme la mémoire avec le reste me quitte, je me servirai de mes feuilles".

Il sortit d'une main ému, de sa vaste poche, un chiffon et commença:

"Arbre de Noël et accessoires . . . \$ 50.75
Bijoux 500.00
Fourrures 350.10
Viande 25.00
Gateaux 10.00
Bonbons et autres friandises . . . 10.00

Grand total \$945.85

NOEL DANS LES TRANCHÉES

La neige, pour couvrir, au moins cette nuit, — car c'est Noël — l'horreur du champs de bataille, tombe lentement, discrète, silencieuse et la terre en est déjà toute couverte.

Les soldats dans les tranchées, — on n'a pu faire trêve à la grande boucherie — ne dorment pas et causent.

Mais parfois un regard devient lointain... On se souvient de l'an dernier à pareille heure. On rêve... On revoit. Et soudain c'est la pièce familiale où toute la famille a coutume de se réunir. Les petits sont déjà couchés, depuis longtemps. Sur la grande table sont installés les étrennes. Près de la cheminée sont rangés les petits souliers par ordre de grandeur.

Avec des rires étouffés — car ils dorment — on a fait le partage et l'on s'amuse d'avance aux cris de joie et de surprise, le lendemain matin.

Et le rêve continue, mais voici qu'une bourrasque survient. La neige tourbillonne, la tranchée en est toute couverte.

La vision s'est évanouie.

Et le regard redevenant animé mais une larme y perle car c'est Noël, et les souvenirs reviennent en foule.

L'an dernier la cloche de la petite église loin là-bas, si loin qu'elle semble ne plus exister qu'en songe, sonnait la messe de minuit.

Et voici qu'elle sonne, ce soir, la cloche du petit bourg, comme autrefois, mais plus lointaine et plus musicale aussi. Elle sonne? Non pas elle chante.

Les anges dans nos campagnes...

Il est né le divin enfant...

Elles chantent éperdument. Noël! Noël! La maman! Oh! savoir ce qu'elle pense. Est-ce qu'elle pleure? Elle ne sait pas où est son petit — car on est toujours petit pour sa mère — elle le croit peut-être mort.

Et la payse! Oh! savoir ce qu'elle pense. Est-ce qu'elle pleure?...

Elles iront toutes deux à la messe, car c'est Noël, la nuit où naquit celui qui le premier parla d'amour et de paix.

Minuit est venu. Une petite clochette a sonné. Mais là pour vrai!

On se regarde. Hein! Quoi! La messe! Mais oui la messe et dite par un brave, c'est le caporal. C'est un curé.

Et voici que la messe commence. Introïbo à l'autel de Dieu...

On ne peut chanter, car les ennemis ne sont pas loin et il n'y a pas de trêve. Mais les souvenirs chantent, et l'orgue, et les voix enfantines.

Les anges dans nos campagnes...

Et c'est Noël!

Et tous ceux qui ne croient pas, et ceux qui ne veulent plus croire comme les autres sont émus, car c'est tout ce qui a émerveillé le cœur et l'a fondu. Et comme la molle neige qui, au dehors, vient feutrer la terre et jeter un voile blanc sur toutes les horreurs qui y sont répandues, les souvenirs neigent dans les cœurs. Et c'est bon et chacun sent mieux encore pourquoi il se bat. Il sent que la Patrie n'est pas seulement un coin de terre, non, que la Patrie plus vivante, elle est en nous, elle existe peut-être surtout dans les gestes qui nous ont montré à marcher sur le chemin de la vie et nous ont indiqué la beauté.

Et le prêtre continue. "Paix sur la terre..."

Albert DREUX.

Le vieillard pleurait, ce, pendant que les têtes brunes et blondes applaudissaient joyeusement; au dehors, il neigeait toujours, c'était la nuit de Noël. Et trépidant le groupe s'écria en chœur:

— "C'est signé, grand-père?"

— "C. O. D.", reprit la voix grave de l'ancêtre.

POINTE-SECHE.

LA FRANCE IMMORTELLE

MINUIT, CHRETIENS...

A Madame H. B. C., en très respectueux dévouement.

Les Flandres grises, aux plaines sans limites, tremblent sous la morsure du givre pénétrant. Aux arbres squelettiques les gouttes d'eau glacée ont, du moins, tout l'orgueil d'être des diamants; mais les corbeaux rôdeurs sont là, flaireurs atroces, et le deuil escorte la fureur de leur vol.

La neige tombe. Sa candeur revêt la terre mourante de sa virginité royale; son rayonnement envahit l'horizon. Les ondes du silence, majestueuses, suivent ses plis si beaux qu'il en reste de l'or aux pupilles frappées.

Soudain, l'espace heurté par les cuivres profonds, s'anime formidable. C'est le chant de la gloire dans le pavillon des trompettes de guerre. Un régiment français, seul, sourit vers la mort.

Et les beaux gars s'en vont, sur leurs chevaux puissants, casques dissimulés sous l'enveloppe sombre, cuirasses d'acier pur aux reflets étouffés. Ils s'en vont, alignés, tout comme à la parade, leur étendard baissé par les flocons d'argent, et la vie, toute entière, se dresse sur leur force, dans l'harmonie du rythme où vibre le Passé.

Hosannah! voici l'heure où la patrie blessée va prendre dans la foi la substance des forts. Hosannah! les grands siècles martèlent les mémoires des hauts faits dont les pères ont doté leurs enfants. C'est l'instant solennel de la ruée énorme, les âmes prêtes à tout, les seins bardés de feu.

Un seul esprit étirent les hommes, une seule idée embrase les cerveaux aspirant les ordres, un seul objectif tressaille dans les yeux grands ouverts: la Revanche. En avant!

Mais dans un brusque arrêt la ligne s'est figée. Sabre haut, regard clair, le colonel parle à son régiment, qui communique en lui: "Mes enfants, c'est Noël. La pensée de vos mères doit planer et bénir, en ce rappel sacré qui vous porte en arrière vers le berceau couvé par le regard aimé. Gardez la fierté de leur image, comme le porte-étendard celle de son drapeau. Plus vous serez braves, plus vous serez dignes d'elles, plus vous mériterez leurs prières et leur amour. Que ceux qui croient aux destinées suprêmes se courbent devant celui des vôtres, prêtre et soldat, dont le geste vient du Ciel. Gardez à vous! Présentez sabres! Dieu va passer."

Frémissant d'idéal dans l'immobilité, les paupières baissées, le régiment dégaîne. La flamme des aciers, la blancheur de la neige s'harmonisent. Vie intense, lèvres scellées, les cavaliers regardent en eux-mêmes les beautés de l'Au-Delà qu'ils escomptent. Ils vont grandir.

Et le prêtre-soldat, sabre au fourreau, si calme qu'on cherche l'auréole autour de son front pur, absout les preux, qui prient. Les têtes se relèvent. Le signe rédempteur s'est gravé sous les tempes. On peut mourir.

Alors, au crépuscule pâle comme un linceul, mais un linceul doré par l'immortalité, les beaux soldats de France, à l'unanimité, envoient, de tout l'éclat de leurs voix transformées, avec "Minuit, Chrétiens..." et leurs saintes souffrances et leur joie de bondir, le soleil dans le cœur, sous l'oeil de l'Eternel qui les monte vers Lui.

Ludovic LEBLANC.

Ligueur d'Action Française.

AVIS

Les abonnés qui n'auraient pas reçu le dernier numéro de notre journal, auront prompt satisfaction en nous en avertissant immédiatement. L'erreur vient de l'incendie qui ravagea nos bureaux.